



Recensions (janvier 2015)

Edmund Husserl, *Sur l'histoire de la philosophie. Choix de textes*, présentation et traduction de L. Perreau, Paris, Vrin, coll. « Bibliothèque des Textes Philosophiques », 2014, 120 pages. Prix : 10 €. ISBN : 978-2-7116-2534-5.

Les textes ici rassemblés et traduits par L. Perreau — rédigés par Husserl entre juin 1936 et l'été 1937 et repris dans le tome XXIX des *Husserliana* — constituent, selon le mot de l'éditeur, « le véritable testament du fondateur de la phénoménologie ». Si le sens de cette expression n'est pas très clair — (1) tant on peut douter que le testament de Husserl ait attendu d'être rédigé pour que l'héritage puisse être partagé, (2) de même que l'on ne voit pas très bien pourquoi il ne devrait y avoir qu'une seule phénoménologie et, (3) *a fortiori*, dont Husserl serait l'unique fondateur : *quid*, par exemple, de l'école de Brentano ? —, on peut cependant y discerner déjà beaucoup de ce dont retourne la téléologie à l'œuvre dans l'histoire de la philosophie esquissée par Husserl dans l'article central du recueil. C'est en effet une philosophie de l'histoire de la philosophie « par testament » que développe Husserl dans ce texte, dans le droit fil d'un rationalisme issu des Lumières dont il fut probablement l'un des derniers représentants au XX^e siècle. Selon cette conception, la philosophie consiste « en l'idée d'une tâche unitaire se perpétuant par héritage inter-subjectivement dans l'histoire de la philosophie, une idée qui a fait irruption dans l'histoire européenne par l'intermédiaire d'une “institution originaire” due à quelques-uns des premiers philosophes, des hommes qui les premiers, ont conçu le projet “philosophie” et ont consacré leur vie à sa réalisation » (p. 22). On sait comment les principes fondamentaux de cette téléologie rationaliste qui, suivant le vœu de Husserl, devait conduire l'humanité, dans le progrès de son « auto-méditation » sur

elle-même par la grâce de « l'auto-effectuation de la raison »¹, à rien de moins que l'idéalisme phénoménologique transcendantal, ont depuis bien longtemps été critiqués par tout un courant de *Gegenaufklärung* — en ce qui concerne Husserl, je pense en particulier aux critiques de Gérard Granel — et l'on serait en peine de trouver aujourd'hui quelqu'un pour les défendre.

Toutefois, comme le note L. Perreau dans sa riche introduction, le registre de la téléologie, auquel Husserl fait appel dans sa philosophie de l'histoire de la philosophie, est inséparable de la phénoménologie génétique, c'est-à-dire de la réflexion sur la formation des objets de la conscience. Dans cette perspective, il s'agit d'être attentif aux arguments avancés par Husserl pour expliciter le parcours de l'esprit qui advient à la phénoménologie idéaliste transcendantale : un mouvement spirituel qui semble se réaliser, dans la reprise consciente par les sujets-philosophes de l'idéal de la philosophie, par-devers cette reprise consciente. On retrouve de cette façon, dans ces textes de Husserl sur la tâche du philosophe, une variation de ce qui se joue dans la sphère de la pure passivité — quoiqu'ici non plus simplement dans le cadre d'une théorie « empiriste » de la connaissance, qui s'occupe de l'émergence des objets de connaissance à partir de l'expérience sensible —, mais dans le cadre d'une « philosophie de la culture » tentant de comprendre le rôle de l'inscription sociale, politique, culturelle dans le processus d'émergence des productions philosophiques. En s'intéressant à la tâche du philosophe, Husserl donne à sa philosophie de l'histoire — sur la base de sa philosophie de l'histoire de la philosophie — un tour concret que peut-être la *Krisis* n'avait pu, sur certains plans, lui offrir. Cela est d'autant plus vrai de la question relative à l'institution originaire de la philosophie, qui est ici mise en lumière d'une façon tout à fait originale. J'en dirai brièvement un mot.

Au niveau de la vie pré-scientifique, c'est-à-dire pré-philosophique, il existe déjà des questions portant sur le sens du monde, une curiosité intellectuelle, mais encore enclose dans le monde d'une tradition nationale, « au sein duquel le mytique représente une strate générale, s'étendant jusqu'à la quotidienneté la plus quotidienne » (p. 61). La configuration historique, politique, nationale particulière des Grecs va néanmoins conduire cette curiosité pré-scientifique à devenir un intérêt cosmologique d'un genre entièrement nouveau « en ce qu'il questionne l'étant en soi, l'"étant" complètement irrelatif et au-delà de la tradition » (p. 61). Un intérêt strictement théorique était donc né — et, avec lui, une humanité européenne qui atteint à cette raison universelle qui veut connaître comment les choses sont en soi, au lieu

¹ E. Husserl, *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, trad. fr. G. Granel, Paris, Gallimard, 1976, p. 298.

de se laisser distraire par leur simple apparence. On découvre alors pour quelles raisons, d'après Husserl, la fondation radicale de la scientificité en Grèce n'a rien d'un miracle : si l'éclosion de la philosophie marque sans doute une rupture par rapport aux modes de pensées qui entouraient (temporellement et spatialement) les Grecs et auxquels eux-mêmes ont pu appartenir, elle constitue malgré tout un événement participant aux courants multiples de la vie, car « la vie est essentiellement intrication et juxtaposition de toutes sortes d'actes se transformant les uns les autres [...] en fonction de modifications possibles par essence » (p. 32). L'*ego* émerge de la sorte d'un flux ; il est la cristallisation, depuis un bouillon de phénomènes « hétérologiques » et « hétérophilosophiques » (p. 46), d'une forme de caractère spécifiquement scientifique, qui persistera alors à l'identique tout au long de son histoire européenne. La (toute) dernière philosophie de Husserl revient, comme on le voit, à la vie, dans ses aspects les plus concrets et les plus triviaux (on se rappellera la comparaison du métier de philosophe avec celui de cordonnier), non pas en réalité, comme une certaine phénoménologie se plaît aujourd'hui à le faire, pour exhumer le sens depuis les profondeurs, mais bien plutôt pour montrer en quoi ce sens qui l'inneve se trouve toujours à la surface des choses.

Aurélien Zincq

Charles-Édouard Niveleau (dir.), *Vers une philosophie scientifique : Le programme de Brentano*, préface de Jocelyn Benoist, Paris, Éditions Démopolis, coll. « Quaero », 2014, 448 pages. Prix : 29€. ISBN : 978-2-35457-063-7.

Le recueil dirigé par Charles-Édouard Niveleau est à la hauteur des espérances qu'il place dans la renaissance du programme d'une philosophie scientifique chère à Brentano et à ses prestigieux et féconds étudiants. Les études qui composent ce fort volume sont en effet bel et bien les premiers jalons, durablement plantés, d'un tel renouvellement du projet brentanien. Si l'on assiste, depuis plusieurs années déjà dans les pays anglo-saxons, mais aussi en Allemagne, en Autriche, de façon exemplaire en Italie et tout récemment dans le monde francophone, notamment grâce aux travaux de Jocelyn Benoist et de Denis Fisette, à un intérêt marqué pour Brentano et son école, les études sont cependant restées le plus souvent cloisonnées à une conception de la psychologie qui, tout autant originale qu'elle soit, n'en reste

pas moins héritée d'une certaine conception philosophique assez étroite de ce qu'il faut entendre par l'étude de l'esprit. En bref, on s'est très peu intéressé à ce qui constitue l'un des piliers de la psychologie brentanienne ou d'inspiration brentanienne : l'expérimentation — et il s'agit de comprendre par là non pas simplement l'expérience interne, mais en fait son essentielle conjugaison à des études menées au sein de laboratoires de psychologie expérimentale. Comme on le sait, Brentano n'a jamais dirigé lui-même un laboratoire de recherche en psychologie expérimentale — et c'est à la création de l'un de ceux-ci qu'il appelait dans ses *Derniers vœux pour l'Autriche* de 1895. Comme on le sait aussi, bien que cela fut en fait assez peu étudié, ce souhait était en passe de se réaliser (notamment grâce à Stumpf et Twardowski) ou l'était en réalité déjà à Graz, chez Meinong et ses étudiants prolifiques.

L'expérimentation constitue l'indispensable corollaire de la méthode introspective d'étude de la conscience développée par Brentano. Si seule la psychologie descriptive peut réussir à fixer la nature (l'essence) du vécu psychique, et si c'est seulement sur cette base que se fonde toute étude psychologique expérimentale, il n'en reste pas moins que seule l'expérimentation réussit à décrire pleinement les contenus mentaux, car elle les soumet à toute une série de mesures qui, les faisant varier, font émerger ce qu'ils sont effectivement. L'expérimentation n'est donc pas ce que le psychologue pourrait mobiliser selon son bon vouloir : elle est avant tout une contrainte qui pèse sur lui, ce qui donne à son travail la légitimité d'un travail scientifique et, plus fondamentalement encore, la possibilité de sa réussite. En ce sens, faire varier expérimentalement les phénomènes est la seule manière de les étudier. S'il est du registre de la psychologie descriptive de fournir les bases de l'étude expérimentale des phénomènes mentaux (pour savoir ce qui constitue tel ou tel phénomène mental), il revient à l'expérimentation de poursuivre et d'achever ce travail d'analyse des états psychiques. Comme cela est bien souligné par C.-É. Niveleau dans son introduction, « en paramétrant et en variant [expérimentalement] avec précision les conditions d'apparition [interne] d'un phénomène, il est possible de développer une connaissance toujours plus approfondie de la nature de ce phénomène psychique » (p. 37). C'est précisément par cette exigence de l'expérimentation que l'école de Brentano put tenir une place de choix dans l'ensemble des travaux qui procédèrent à la naissance de la psychologie scientifique. Comme Brentano l'avait compris — sans pouvoir le mettre lui-même en pratique —, la philosophie de la conscience ne doit pas uniquement être rigoureuse : elle peut et doit aussi atteindre à la scientificité par le biais du travail expérimental.

On opposera sans doute à l'expérimentation l'argument que la philosophie ne peut aujourd'hui faire retour, en raison d'un manque de moyens — théoriques, disciplinaires et, comme déjà du temps de Brentano, financiers... — au programme d'une philosophie scientifique ou expérimentale. Or, comme le suggère intelligemment Liliana Albertazzi dans un très bel article sur les laboratoires de psychologie expérimentale de Florence et de Padoue, il serait possible de s'appuyer sur les nombreux travaux expérimentaux déjà menés au sein des divers laboratoires d'inspiration brentanienne, tant autrichiens qu'allemands ou italiens, pour réussir à élaborer des réflexions sur les actes mentaux intégrant un versant expérimental. Une attention soutenue à ces nombreux travaux déjà existant fournirait un matériau expérimental d'ampleur et surtout de qualité. En effet, les problèmes étudiés par Meinong, Stumpf, De Sarlo, Benussi, Bonaventura, Calabresi, Musatti, etc., sont toujours d'actualité « et n'ont toujours pas trouvé de solution [au sein de la philosophie de l'esprit contemporaine], alors que la recherche, au début du siècle dernier, y était presque parvenue » (p. 250). On sait par ailleurs à quel point la recherche interdisciplinaire est encouragée aujourd'hui : s'intéresser aux travaux de psychologie expérimentale de l'époque permettra sans doute une prise en compte des travaux dans cette voie menés à l'heure actuelle. C'est alors une possibilité nouvelle pour la philosophie d'élargir son champ de recherche, hors des approches canoniques de l'étude de l'esprit, qui offrent (à mon avis) souvent peu d'espoirs concrets de recherche, tout autant que la possibilité d'entrer dans un dialogue constructif et fécond avec la psychologie expérimentale en acte. Ces perspectives constituent probablement l'une des voies les plus prometteuses des « études brentaniennes ».

Outre les articles consacrés plus spécifiquement à la psychologie de Brentano, dont on ne pouvait oublier de rappeler les vues (voir les belles mises au point de D. Fisette et de C. Ierna), le volume comprend des textes fort originaux sur Brentano lui-même : sa théorie des couleurs (largement étudiée par O. Massin et M. Haemerli), son dialogue possible avec la psychologie freudienne (V. Aucouturier), sa théorie de l'intensité psychique en dialogue avec celle de Stumpf (R. Martinelli) ou encore sa conception de la psychologie empirique, dans sa radicale différence avec celle de Mach (S. Plaud). On notera également la présence de trois textes extrêmement documentés sur « la conception brentanienne de l'explication de l'esprit exposée dans les cours d'Anton Marty » (R. Rollinger), sur l'influence pragoise de Brentano (F. Toccafondi) ou encore sur le laboratoire de psychologie expérimentale de Lvov (W. Miskiewicz, peut-être un peu trop disert).

Quatre textes retiennent particulièrement l'attention. (1) Tout d'abord celui de Liliana Albertazzi qui, synthétisant toute une série de recherches approfondies sur la psychologie expérimentale d'inspiration brentanienne en Italie à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, présente au public francophone des auteurs (essentiellement De Sarlo, Benussi, Bonaventura, Calabresi, Musatti) dont on parle très peu, et dont pourtant les recherches psychologiques, en plus d'être de premier plan, s'avèrent très fécondes et innovantes. Il s'agit là, vraisemblablement, d'un nouveau champ d'études encore inédites en français. (2) Toujours dans la veine d'une présentation synoptique d'un ensemble de travaux, l'article de Guillaume Fréchette expose les origines de la théorie de l'objet depuis l'émergence de la notion de *Gestalt* chez Mach, sa résurgence chez Ehrenfels et son devenir chez Meinong. Est ainsi mis en lumière un pan peu étudié de l'origine de la théorie de l'objet¹. Enfin, deux substantiels articles consacrés à Wundt et à Brentano viennent enrichir considérablement un recueil déjà riche et varié. (3) Dans « Deux théories de l'analyse psychique : Wundt et Brentano », Arnaud Dewalque suggère que, pour Brentano, le procédé expérimental de variation et de comparaison des phénomènes psychiques ne sert pas seulement les fins de la psychologie explicative « à la » Wundt, mais qu'il constitue aussi (et peut-être d'abord) un instrument indispensable au travail psychognosique (p. 114). On retrouvera donc là, selon ce qui a été dit, un propos en faveur d'une réhabilitation des recherches expérimentales. (4) Denis Seron propose quant à lui la reconstruction des critiques adressées par E.B. Titchener, élève de Wundt, à l'intentionnalisme brentanien. S'il ne s'agit pas de revenir ici dans le détail sur la portée de celles-ci, on relèvera cependant, à la suite de Denis Seron, l'exigence à laquelle la psychologie brentanienne se doit de répondre : produire ses lettres de créances empiriques (p. 401). Or, à nouveau, quelle est plus forte exigence empirique que celle d'établir l'analyse expérimentale comme support nécessaire à toute analyse intentionnaliste de la conscience ?

Aurélien Zincq

¹ On pourra désormais compléter les recherches de G. Fréchette par l'exposé de S. Richard dans *De la forme à l'être. Sur la genèse philosophique du projet husserlien d'ontologie formelle* (Montreuil-sous-Bois, Ithaque, 2014), dont on trouvera un compte rendu dans le présent numéro.

Sébastien Richard, *De la forme à l'être. Sur la genèse philosophique du projet husserlien d'ontologie formelle*, Montreuil-sous-Bois, Ithaque, coll. « Science et Métaphysique », 2014, 446 pages. Prix : 25€. ISBN : 978-2-916120-39-3.

L'ouvrage de Sébastien Richard constitue une analyse précise et originale (et en cela précieuse) du projet husserlien d'ontologie formelle et de sa genèse. La réflexion philosophique et historique proposée par l'auteur se déploie sur deux niveaux. (1) Premièrement, l'ouvrage ressaisit, au fil d'une analyse limpide, les premières thématisations médiévale et moderne de ce qui deviendra pleinement, à partir de l'école de Brentano, la théorie de l'objet. *De la forme à l'être* permet de la sorte que se forme une bonne idée du difficile parcours qu'a rencontré la « pure forme » pour, de temps à autre, réussir à émerger en tant que telle, avant de s'épanouir au sein de la philosophie autrichienne. (2) C'est ensuite au développement autrichien de l'ontologie formelle — qui ne devient véritablement telle que chez Husserl — qu'est consacrée la suite des analyses menées par Sébastien Richard. Ce sont ces derniers développements qui occupent la majeure partie de l'ouvrage. Si l'on adapte cette présentation à deux niveaux au découpage en chapitres, c'est dans le premier chapitre que l'auteur esquisse l'histoire, depuis la fin du Moyen Âge jusqu'à Kant, du développement d'une conception de l'ontologie comme théorie de l'objet. Après une sorte d'ellipse, l'auteur reprend, au deuxième chapitre, cette histoire de la théorie de l'objet en se focalisant cette fois-ci sur sa réémergence dans la tradition autrichienne vers la fin du XIX^e siècle. Bolzano sert en quelque sorte d'auteur de transition, mais S.R. se concentre rapidement sur Brentano et son école, au sein de laquelle vont effectivement apparaître deux théories de l'objet majeures et concurrentes — la *Gegenstandstheorie* de Meinong et l'ontologie formelle de Husserl. Les chapitres 2 à 6 vont élaborer une présentation de ces deux réflexions ontologiques novatrices — avec, bien sûr, une attention plus grande pour le projet husserlien, bien qu'il soit toujours étudié en tension avec le discours ontologique des autres membres de l'école Brentanienne, particulièrement ceux de Meinong et de Twardowski.

Grâce à sa forme de présentation originale, l'ouvrage de S.R. permet au lecteur, autant averti que novice, d'acquérir une vue synoptique du développement du projet d'ontologie formelle. L'ouvrage s'inscrit par conséquent aussi bien dans la tradition des grandes monographies qui ont été consacrées, ces dernières années, à l'école de Brentano, à l'école de Meinong et plus généralement à la « philosophie autrichienne » (éditées par Albertazzi, Chisholm, Chrudzimski, Jacqueline, Poli, Rollinger, Simons, Smith, etc.), que

dans le cadre plus étroit d'une réflexion philosophique sur les sources de l'une des thématiques les plus étudiées au sein de la métaphysique analytique contemporaine. Nous sommes ainsi plongé au cœur d'une large fresque historique dépeignant la genèse philosophique de ce qui constitue à l'heure actuelle un champ de recherche fondamental et prolifique. Pour réussir à donner vie à ce large panorama historique, S.R. n'en reste jamais au stade de la simple présentation consécutive des auteurs auxquels il consacre son propos. Il travaille bien plutôt à composer un agencement des auteurs les uns avec les autres, de telle sorte qu'émerge un dialogue critique et comparatif. Cela est particulièrement le cas des chapitres 2 à 6, qui offrent une belle confrontation entre la théorie de l'objet de Meinong et l'ontologie formelle de Husserl.

L'ouvrage de S.R. possède plusieurs qualités et mérites. Tout d'abord, on retiendra de ceux-ci en particulier le style concis et la grande clarté du propos, associés à une érudition qui n'est jamais là par hasard ou à titre édifiant : les problématiques guident le propos de façon vivante, sans que l'on ne s'appesantisse jamais sur des points de détails ou des critiques stériles. La lecture de l'ouvrage est tout simplement agréable. Ensuite, on pointera la grande capacité de synthétisation dont fait preuve l'auteur, qui indique une proximité avec les auteurs abordés, ainsi qu'une connaissance de première main de ceux-ci. La synthèse n'est jamais ici le signe d'une absence de profondeur. Enfin, S.R. met en lumière les sources des débats les plus contemporains en métaphysique analytique — un geste qui permet alors d'éclairer rétrospectivement le sens et la tâche de ce qu'étudie aujourd'hui la métaphysique analytique.

Aurélien Zincq

Alain Gallerand, *Husserl et le phénomène de la signification*, Paris, Vrin, coll. « Bibliothèque d'Histoire de la Philosophie », 2014, 239 pages. Prix : 29 €. ISBN : 978-2-7116-2552-9.

On peut d'emblée s'interroger sur la pertinence et la nécessité d'un ouvrage consacré exclusivement à l'évolution de la théorie husserlienne de la signification dans l'ensemble du corpus, en particulier quand on sait la façon dont cette théorie a été l'enjeu des plus âpres débats, toutes traditions confondues, et à quel point on a pu gloser à son sujet. Mais c'est précisément pour cette raison que, selon le mot de Hegel, « ce qui est bien connu est en général, pour cette raison qu'il est *bien connu*, non connu »¹, qu'il est permis de se réjouir de la proposition d'Alain Gallerand de consacrer une étude historique et critique extrêmement complète de ce qui constitue sans doute l'un des piliers de la phénoménologie husserlienne. Le travail d'A.G. est de la sorte plus que le bienvenu dans les études phénoménologiques, où il vient — étonnamment, pourrait-on dire — combler une lacune.

Se concentrant exclusivement sur la lettre du texte husserlien, A.G. ne laisse jamais passer la moindre surinterprétation, qui témoignerait d'une orientation d'école, dans le cours de son ouvrage. Bien sûr, cela ne signifie pas qu'il ne pointe pas les difficultés inhérentes à l'établissement de la théorie husserlienne de la signification, ou qu'il tente de masquer ce qui pose problème au sein du texte husserlien. Au contraire, les différentes parties du livre s'articulent selon les problématiques internes soulevées par la réflexion husserlienne sur la signification. On peut aller jusqu'à avancer que c'est ce traitement herméneutique par lequel le texte husserlien vient à poser de lui-même ses propres embûches et difficultés qui fait toute l'originalité de la lecture proposée par A.G.

L'étude d'A.G. est composée de quatre parties : (1) la première est consacrée aux prémices de la théorie phénoménologique de la signification, (2) la deuxième au concept noétique de la signification mis en place par Husserl à partir des *Recherches logiques*, (3) la troisième traite, quant à elle, du processus de « noématisation » de la signification à partir des *Leçons sur la théorie de la signification* de 1908, enfin (4) la quatrième et dernière partie est dédiée à un éclaircissement de la théorie husserlienne de la signification du point de vue de la phénoménologie transcendantale-constitutive. Ces

¹ G.W.F. Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, Préface, § 31, trad. fr. B. Bourgeois, Paris, Vrin, 2006, p. 79.

quatre grandes articulations correspondent bien évidemment aux étapes-clefs du parcours philosophique de Husserl, depuis l'émergence de sa pensée au sein de l'école de Brentano jusqu'aux développements théoriques de l'idéalisme transcendantal. On notera à cet égard la prise en compte détaillée, par l'auteur, de l'arrière-plan historique brentanien duquel va se détacher la phénoménologie husserlienne : bien que l'école de Brentano dans son ensemble, et l'appartenance de Husserl à celle-ci, sont aujourd'hui des thématiques bien connues et bien documentées, il est toujours intéressant de mettre en lumière cette dimension originelle de l'œuvre de Husserl pour en saisir la spécificité.

C'est en effet contre la théorie « psychologique-descriptive » de la signification, défendue entre autres par Brentano et Twardowski, que va s'affirmer la théorie husserlienne de la signification dès les *Recherches logiques*, à partir desquelles la signification sera pensée comme « une espèce dont les actes qui *veulent dire* la même chose sont les individuations » (p. 207). Comme le montre A.G., cette conception résolument noétique de la signification va progressivement être secondée, à partir des *Leçons sur la théorie de la signification* de 1908 et plus franchement encore dans *Ideen I*, par une conception noématique de la signification, qui prête attention au corrélat de l'acte de signifier, l'objet sur lequel il est dirigé. Apparaît alors une distinction entre l'objet qui est visé et l'objet en tant que tel, l'approche noématique de la signification s'attachant à la première de ces deux distinctions. Cette indépendance de la conception noématique par rapport à la conception noétique va graduellement se renforcer jusqu'à ce que le processus de constitution de la signification devienne l'un des enjeux fondamentaux de la phénoménologie transcendantale-constitutive et amène alors à une révision de son statut ontologique. D'unité dans la multiplicité des actes réels, la signification va être redéfinie, dans la perspective transcendantale, comme une entité omni-temporelle et intersubjective.

Il est difficile de faire le reproche à un ouvrage qui limite réellement sa prétention à être une étude d'histoire de la philosophie — d'autant plus quand cette étude est interne à la pensée d'un seul auteur —, de ne pas dégager des vues philosophiques plus larges. C'est pourtant à de telles investigations philosophiques que l'ouvrage prétendait faire droit dans son introduction et sa quatrième de couverture. Si cette promesse avait été tenue, on aurait de la sorte pu imaginer la prise en compte, par exemple pour les récuser, les modifier ou simplement y faire droit, d'interprétations existantes, mais purement exégétiques, de la théorie husserlienne de la signification. De même, la mise à plat du sujet traité dans l'ouvrage aurait pu permettre à l'auteur de faire entendre sa voix dans les multiples débats qui se sont tenus

autour de la notion husserlienne de signification. Toutefois, comme j'y ai insisté, je crois que cette neutralité constitue probablement le meilleur atout de l'ouvrage : le lecteur est plongé au cœur d'un thème aussi difficile que passionnant, auquel A.G. offre une belle, solide et fidèle introduction.

Aurélien Zincq

Benoît Timmermans, *Histoire philosophique de l'algèbre moderne. Les origines romantiques de la pensée abstraite*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Histoire et Philosophie des Sciences », 2012, 349 pages. Prix : 37 €. ISBN 978-2-8124-0383-5.

L'ambition de cette *Histoire philosophique de l'algèbre moderne* consiste à retracer les étapes fondamentales de la formation des concepts majeurs de la théorie des groupes, depuis le début du XIX^e siècle jusqu'aux travaux fondamentaux de Hermann Weyl. La particularité de cette histoire est de mettre en lumière, à côté des grands noms qui ont fait l'algèbre depuis deux siècles, toute une série d'auteurs, le plus souvent considérés comme mineurs (C.A. Eschenmayer, P. Ruffini, H.A. Rothe, A. Bravais, etc.), ainsi que des disciplines connexes (la cristallographie, la chimie, la botanique, etc.), qui sont rarement rapportées de façon directe à l'algèbre, de manière à insister sur leur inscription au sein de l'histoire de cette discipline. On voit par là se profiler un autre récit du développement de l'algèbre moderne, ne se limitant plus à apprécier les seules avancées mathématiques majeures pour elles-mêmes, dans leur forme déjà « prête à l'emploi » (p. 14) mais, au contraire, incluant les sources les plus diverses qui participent à leur émergence. À titre d'illustration, on se référera au processus par lequel la recherche sur « l'importance et les enjeux (mathématiques) d'opération et de transformation », déjà bien amorcée chez certains romantiques et *Naturphilosophen* allemands, a pu servir les travaux concrets des mathématiciens (p. 16).

Offrir un résumé succinct des recherches originales présentées dans cette *Histoire philosophique de l'algèbre moderne* ne serait toutefois pas rendre entièrement justice à ces recherches, dont la prétention dépasse le cadre de l'histoire des sciences. Leur pertinence concerne également, et peut-être avant tout, la visée méthodologique générale dans laquelle elles s'inscrivent. Pour le dire en un mot, l'ouvrage de Benoît Timmermans constitue une contribution de premier plan à la phénoménologie d'orientation idéaliste et transcendantale, plus exactement au champ de recherche portant sur la

genèse passive du sens noématique. Bien que l'auteur ne relie pas son projet à l'entreprise inaugurée par Husserl, on peut dégager un lien de parenté méthodologique entre le programme husserlien de mise au jour des lois de la genèse universelle de toutes les objectivités existant pour l'*ego* et la tentative de l'auteur de proposer une entrée dans les mathématiques abstraites par ce qui ne relève pas explicitement des mathématiques, à savoir l'histoire, la culture, la philosophie, les sciences de la nature ou, pour le dire dans les termes phénoménologiques *ad hoc*, cette « infinité de formes, de types *a priori* d'actualités possibles et de potentialités de la vie »¹ ou ce que Husserl appelle aussi des « motifs hétérophilosophiques »².

Cette mise en correspondance est tout d'abord justifiée par l'orientation historiographique à laquelle l'auteur souscrit : l'histoire de l'algèbre moderne dont B.T. entreprend la réalisation est, comme il l'indique d'emblée, *philosophique* : il s'agit « de savoir dans quelle mesure la théorie des groupes ou la pensée abstraite des opérations qui y est associée s'est nourrie de la réflexion et de l'observation de différents aspects de la nature » (p. 19). Si, par de telles réflexions et observations, B.T. entend bien sûr, comme l'annonce le sous-titre de l'ouvrage, faire référence à la tradition romantique et idéaliste allemande, l'influence dont l'histoire philosophique tend ici à rendre compte n'est pas de type purement logique ou déductif. « Aborder quelques-uns des grands ressorts de l'algèbre moderne à travers l'histoire de leur émergence c'est suggérer, selon B.T., que cette algèbre a quelque chose à voir avec l'imagination créatrice, avec l'effort de la pensée pour construire symboliquement le monde et que, par conséquent, une pensée non mathématique peut non seulement se nourrir de la raison abstraite des algébristes, mais la nourrir aussi » (p. 11). L'enjeu consiste, en bref, à « repérer ce qui, pour ainsi dire, anime de l'intérieur la genèse des choses, aussi bien que des concepts » (p. 14). Comme on le constate, il s'agit bien, dans l'ouvrage de B.T., de réaliser une *genèse*, et qui plus est une *genèse passive*, qui ne s'occupe pas des étapes par lesquelles « le je agit selon des actes qui lui sont spécifiques »³, mais qui se focalise sur le processus de constitution de « ce qui, dans la vie, vient au-devant de nous comme étant pour ainsi dire ache-

¹ E. Husserl, *Médiations cartésiennes et Les Conférences de Paris*, trad. fr. M. de Launay, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Épiméthée », 2007, p. 122.

² E. Husserl, *Sur l'histoire de la philosophie. Choix de textes*, présentation et traduction de L. Perreau, Paris, Vrin, coll. « Bibliothèque des Textes Philosophiques », 2014, p. 46.

³ E. Husserl, *Médiations cartésiennes et Les Conférences de Paris*, *op. cit.*, p. 125. Les actes dont Husserl parle ici sont ceux qui relèvent d'une activité logico-sémantique, discursive ou judicative.

vé »¹ — et que l'on retrouve dans les manuels de science les plus récents (p. 14).

L'histoire philosophique constitue une généalogie ou, peut-être mieux, une *archéologie*², qui s'occupe de ces influences cachées, de ces jeux de correspondances qui ne sont jamais proprement thématiques, de ce qui, pour l'histoire des sciences, n'est généralement pas considéré comme pertinent et significatif, mais qui participe de façon directe au processus qui permet de procurer à la saisie active ses objets (p. 19). C'est parce que ce dont je m'occupe, par exemple en tant que mathématicien, possède sa genèse propre, que je peux précisément en avoir l'expérience. Cette genèse — à laquelle s'attache B.T. — n'est pas seulement une genèse active, composée des actes de la raison logique au sens large, et dont la discipline chargée d'en rendre compte pourrait être, dans ce cas, l'histoire des idées, mais aussi, et surtout, une genèse passive qui, appartenant bel et bien au « contenu intentionnel des phénomènes mêmes de l'expérience », est formée par « les renvois intentionnels qui conduisent à une histoire »³ — en un sens, à l'Histoire⁴. L'histoire philosophique consiste de cette manière en une histoire secrète, qui recherche l'instauration originnaire — l'*archè* ou les *archai*⁵ — de ce qui n'est jamais légalement instauré, de ce qui, pour reprendre la belle expression de B.T., ne désigne pas « un titre de naissance unique qui viendrait se substituer aux autres filiations » (p. 20). Tout ce que nous connaissons renvoie à un apprentissage originnaire⁶, sans que pour autant nous n'ayons, du point de vue de la genèse passive, jamais rien appris explicitement. L'histoire philosophique fait retour à la donation de sens pluriforme et complexe, à ces multiples im-

¹ *Ibid.*, p. 126.

² « Archéologie phénoménologique : excaver (*aufgraben*) les édifices constitutifs cachés dans les éléments bâtis, les constructions des opérations de sens aperceptives qui achèvent notre édification comme monde d'expérience » (E. Husserl, « Archéologie phénoménologique » (1932), trad. fr. J.-C. Monod, dans *Les Études philosophiques*, n° 3, 2013, p. 369).

³ E. Husserl, *Médiations cartésiennes et Les Conférences de Paris*, *op. cit.*, p. 127.

⁴ « L'histoire du sujet constituant est une histoire de la vie absolue. Et en outre cette histoire est d'abord une histoire du savoir. Le savoir vaut comme le phénomène historique par excellence. L'histoire du savoir est pour Husserl l'histoire fondamentale » (E. Fink, *Proximité et distance. Essais et conférences phénoménologiques*, trad. fr. J. Kessler, Grenoble, J. Millon, coll. « Krisis », 1994, p. 136).

⁵ E. Husserl, « Archéologie phénoménologique » (1932), *art. cit.*, p. 369.

⁶ E. Husserl, *Médiations cartésiennes et Les Conférences de Paris*, *op. cit.*, p. 128.

plications cachées, et qui procèdent à l'émergence, à la cristallisation des objets de connaissance¹.

Quand B.T. s'inspire du mot de Novalis, « associer sans confondre », pour expliciter sa propre démarche consistant « à relier différents domaines de la réalité trop souvent séparés sans pour autant les uniformiser ni les rendre équivalents » (p. 20), le phénoménologue ne peut s'empêcher de penser au principe d'association, qui constitue, pour Husserl, « le principe universel de la genèse passive gouvernant la constitution de toutes les objectivités finalement prédonnées aux formations actives »². Tâchant de mettre en évidence l'influence de Carl August Eschenmayer sur le développement du concept mathématique de transformation, B.T. explique de la sorte les raisons qui motivent son choix d'inclure dans sa généalogie de l'algèbre et de la théorie des groupes un auteur dont aujourd'hui l'influence sur le développement des mathématiques apparaît comme dérisoire : « Le but de cette histoire n'est pas de retracer l'exact lien causal par lequel le concept de groupe est ou serait devenu ce qu'il est mais de retrouver les réflexions, idées ou images qui, à certains moments décisifs, pourraient l'avoir nourri » (p. 27). Cet extrait fait écho à la définition du principe d'association telle que Husserl l'expose dans *Expérience et jugement* : « L'association vient ici en cause exclusivement en tant qu'elle est le lien purement immanent du : “ceci rappelle cela”, “l'un renvoie à l'autre”. Nous ne pouvons envisager concrètement ce phénomène que là où nous avons des éléments singuliers qui se détachent, des données singulières qui se détachent par rapport à un champ : l'un rappelle l'autre »³. Le principe d'association dont il est ici question n'a rien à voir, comme y insiste Husserl, avec le principe empiriste classique ou naturaliste du même nom, pas plus qu'il ne désigne un principe de synthétisation qui ressortit à « un pouvoir de l'entendement et de la conscience logico-éidétique »⁴. Du point de vue phénoménal, il y va de quelque chose telle qu'une analogie qui vient frapper l'esprit du savant, comme par

¹ Sur cette tentative de « réincorporation des sciences à la totalité de la *praxis* en articulant phénoménologie et archéologie des savoirs », je me permets de renvoyer à Andrea Cavazzini, « Généalogie du symbolique et archéologie de la théorie. La trajectoire d'Enzo Melandri », dans *Revue de Synthèse*, Tome 132, 6^e série, n^o 2, 2011, p. 255-275.

² E. Husserl, *Médiations cartésiennes et Les Conférences de Paris*, *op. cit.*, p. 128.

³ E. Husserl, *Expérience et jugement. Recherches en vue d'une généalogie de la logique*, trad. fr. D. Souche-Dagues, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Épiméthée », 2011⁴, p. 88. C'est moi qui souligne.

⁴ B. Bégout, *La généalogie de la logique. Husserl, l'antéprédicatif et le catégorial*, Paris, Vrin, coll. « Bibliothèque d'Histoire de la Philosophie », 2000, p. 141.

exemple lorsque l'historien, occupé à établir des connexions entre des auteurs que tout semble éloigner, est soudainement saisi par une similitude qui vient éclairer d'un jour nouveau son travail. Il s'agit par conséquent d'un principe dynamique et cinétique, fonctionnant dans les termes de la ressemblance et de la similitude, du contraste et de l'écart, qui se déploie dans un champ qui n'est ni celui d'une « gravitation intrapsychique »¹ ni celui de la seule expérience sensible, mais qui s'épanouit bien plutôt au sein de ce que Husserl appelle le monde de la vie ou encore le « flux de l'expérience du monde »².

L'ouvrage de B.T. offre une illustration parfaite, en même temps que sa mise à l'épreuve, de la conception husserlienne de l'association comme principe le plus universel du champ de la conscience transcendantale. Je prendrai pour exemple la façon dont B.T. conçoit le rapport de Hermann Weyl au romantisme et à l'idéalisme — un auteur bien sûr incontournable, tant du point de vue de la thématique de la théorie des groupes, que du point de vue de la conscience que Weyl avait de son propre travail de mathématicien. Comme y insiste B.T., le lien de Weyl à la philosophie, et plus particulièrement au romantisme et à l'idéalisme, relève de la ressource culturelle (p. 304). « Pour découvrir les conditions techniques de la représentation des groupes de Lie semi-simples, Weyl n'a pas eu besoin de Fichte », mais il a puisé dans cette ressource culturelle l'inspiration lui permettant de penser sa propre découverte (p. 304). On remarquera toute l'ambivalence de l'expression « pour penser sa découverte », qui indique que la découverte avait déjà été faite quand Weyl s'est intéressé à Fichte et, par conséquent, que cet intérêt pour Fichte aurait seulement fourni à Weyl, *a posteriori*, un nouvel éclairage sur ses propres travaux. Mais quel type d'éclairage si Fichte et la théorie des groupes n'ont rien à faire ensemble ? Quel type de réinscription du travail mathématique appelle la lecture de Fichte ? D'un autre côté, cette expression insiste sur la présence « souterraine » — parce qu'elle n'appartient pas de plein droit à la démonstration mathématique — d'un auteur qui, par un travail d'analogies, aurait pu

¹ E. Husserl, *Médiations cartésiennes et Les Conférences de Paris*, *op. cit.*, p. 122.

² E. Husserl, *Expérience et jugement*, *op. cit.*, p. 74. Il y aurait ici beaucoup à dire sur ce concept de « monde de la vie », qui semble échapper à la définition logiciste de Husserl, et faire droit à des formes d'expérience qui ne respectent pas la logique binaire du « ou bien A ou bien B » (*cf.* E. Melandri, *La linea e il circolo. Studio logico-filosofico sull'analogia*, Macerata, Quodlibet, 2004² et G. Agamben, *Signatura rerum. Sur la méthode*, trad. fr. J. Gayraud, Paris, Vrin, coll. « Textes Philosophiques », 2008, p. 20). À cet égard, on pourrait citer en exemple les travaux « métaphorologiques » menés par Hans Blumenberg.

suggérer, évoquer, éveiller le travail purement mathématique de Weyl sur la théorie des groupes. Par ce double mouvement, dont on ne saisit pas très bien la temporalité propre, mais dont on sait cependant qu'elle échappe au temps linéaire de la causalité, ce que les travaux de Weyl mettent en évidence est que la mathématique n'est pas « un accomplissement technique isolé, mais une partie de l'existence humaine dans sa totalité » (citation de Weyl, p. 307). Les mathématiques sont ainsi reliées à des ressources culturelles qui, pour filer la métaphore avec B.T., forment une trame, un tissu constitué des fils les plus divers (p. 306) — « une matière possible pour des formations intentionnelles »¹.

J'ai dit en commençant que l'ouvrage de B.T. constitue une contribution essentielle à l'idéalisme phénoménologique transcendantal. J'ai tenté jusqu'à présent de faire ressortir l'air de famille husserlien présent dans *l'Histoire philosophique de l'algèbre moderne*. Je souhaiterais maintenant montrer en quoi l'ouvrage n'est pas exclusivement une illustration et un éclaircissement pénétrant de la phénoménologie génétique, mais comment il constitue aussi une avancée dans ce champ de recherche phénoménologique précis. À de nombreuses reprises, B.T. valorise *l'empirisme actif* de Goethe, à la fois comme source d'inspiration méthodologique pour les auteurs auxquels il se consacre dans son ouvrage et comme méthode qu'il s'agirait précisément de réhabiliter, de réapprendre. Pour rappel, le but de cet empirisme « n'est pas de chercher des lois fixées une fois pour toutes, valant pour une série d'observations plus ou moins semblables, mais de saisir dans certains phénomènes singuliers, dans certaines expériences décisives “ce que la nature contient de secrète énergie et de semences éternelles” » (p. 85). Il s'agit de respecter la diversité phénoménale de la nature, de réussir à inclure dans la théorie l'insolite et le différent. Il nous faut apprendre à repérer ce qui, dans l'expérience est décisif ou primitif : « Les phénomènes apparaissent soumis à des règles et à des lois supérieures qui se révèlent non par des mots et des hypothèses à notre entendement, mais par des phénomènes à notre voie intuitive. Nous nommons ceux-ci phénomènes primitifs (*Urphänomene*) » (citation de Goethe, p. 85). Qu'est-ce qu'un phénomène originaire ? C'est ce qui tient lieu de paradigme, ce qui met en évidence la structure commune des

¹ E. Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie*, trad. fr. P. Ricœur, Paris, Gallimard, 1950, p. 298. Les mathématiques participent à la vie, à sa « structure essentielle et englobante », car « la vie est essentiellement intrication et juxtaposition de toutes sortes d'actes se transformant les uns les autres [...] en fonction de modifications possibles par essence » (E. Husserl, *Sur l'histoire de la philosophie*, *op. cit.*, p. 32).

phénomènes, tout en étant de même nature que ceux-ci (p. 85). Le type, la forme, ce qui fait saillie des phénomènes, n'est pourtant pas à part des phénomènes ; le phénomène originaire « ne peut jamais être isolé, mais se montre à travers une série continue d'apparitions »¹. Tenter de saisir les *Urphänomene* revient à procéder par analogie². Le phénomène originaire est le produit d'une formation ni déductive ni inductive, mais purement analogique. On se retrouve à nouveau dans la logique du principe selon lequel « l'un rappelle l'autre »³, qui se déploie admirablement dans le présent ouvrage : « Il n'y a pas d'un côté les transformations qui ne livreraient que l'apparence, la part superficielle des choses, et de l'autre côté les invariants, lois ou rapports immuables pour ainsi dire inaccessibles aux transformations. [...] Ce qu'on cherche à penser, c'est une certaine souplesse, une "fluidité" des invariants, non au sens où ceux-ci se mettraient à varier, mais au sens où ils devraient pouvoir s'exprimer différemment selon les contextes, s'adapter, se glisser d'un domaine ou d'un monde, à d'autres différents » (p. 86).

On comprend par là comment tend à se résoudre le problème de la temporalité des influences, dont il a été question plus haut quand le rapport de Weyl à Fichte a été abordé. Le temps de l'analogie est celui de la suspension d'un temps linéaire, et peut-être aussi de toute forme de temporalité qui se figerait sur les catégories de la consécution temporelle passé-présent-futur. Quand Weyl découvre chez Fichte ce qui lui permet de penser sa découverte, il aperçoit chez Fichte ce qui, en un sens, était déjà présent au sein de sa découverte. Weyl ne découvre pas, *a posteriori*, un lien possible entre Fichte et la théorie des groupes ; plus exactement, Weyl ne semble pas se dire qu'il y a peut-être, effectivement, « quelque chose » entre certaines propositions fichtiennes et la théorie des groupes. Il y va plutôt d'un mouvement d'insistance, d'obstination (au sens de la basse obstinée ou de la basse contrainte, comme elle peut être utilisée par Bach dans sa célèbre chaconne pour violon ou encore dans les *Variations « Goldberg »*). En Fichte pouvait déjà être entendue l'idée de Weyl — mais, bien évidemment, pas comprise et objectivée, car c'est là le propre du travail du mathématicien —, et quand le mathématicien mobilise le philosophe allemand pour penser sa découverte, il en élargit le champ d'action et d'opération, c'est-à-dire l'ensemble des phénomènes dont sa théorie est à la fois l'exemplarité et la singularité⁴.

¹ G. Agamben, *Signatura rerum. Sur la méthode*, op. cit., p. 33.

² *Ibid.*, p. 34 sq.

³ E. Husserl, *Expérience et jugement*, op. cit., p. 88.

⁴ *Idem.*

Ainsi, la conception de la temporalité adéquate est celle qui revient à considérer ce qui n'est pas encore comme déjà là (Weyl dans Fichte), et ce qui est déjà passé comme n'étant pas encore (Fichte dans Weyl). L'événement, déjà attendu, et donc aussi toujours inopiné, que constituent les travaux de Weyl, est le lieu de ce croisement. La temporalité n'est plus cette suite d'instantanés qui se déploie selon des rapports causaux, elle devient un espace, un territoire parcouru de multiples traces et empreintes qui correspondent l'une avec l'autre. *L'Histoire philosophique de l'algèbre moderne* nous enseigne à nous repérer sur cette contrée nouvelle, et pourtant déjà bien connue.

Aurélien Zincq